Pierre Bréchon

# *Les Grands Courants de la sociologie*

* * *

Collection « Politique en + »

Presses universitaires de Grenoble
BP 47 – 38040 Grenoble cedex 9
Tél. : 04 76 82 56 52 – pug@pug.fr / www.pug.fr

Chapitre I

# Karl Marx

## I. Itinéraire et projet scientifique

**1) Étudier la pensée de Marx n'est pas chose facile, pour au moins trois raisons :**

– Marx lui-même a *beaucoup écrit*, pendant 40 ans. Il n'a pas toujours soutenu les mêmes théories. Il y a donc des débats de spécialistes sur l'interprétation de sa pensée. Quelle était la « vraie pensée » de Marx ?

– Certains aspects du marxisme sont très datés et dépassés. Certains intellectuels ont cherché à adapter le marxisme pour qu'il soit toujours un mode de pensée efficient dans la société moderne. Or *les adaptations sont multiples et contradictoires*.

– Le marxisme n'est pas seulement un paradigme de sciences sociales, ce n'est pas seulement non plus une philosophie politique ; il a été la doctrine officielle et l'idéologie de nombreux États qui ont fait du marxisme une *pensée simple*, un produit de consommation de masse, qu'on enseigne comme une religion. Et il y a eu plusieurs « catéchismes marxistes ». Beaucoup de ces États se sont effondrés aujourd'hui et, avec eux, l'idéologie marxiste. La pensée de Marx vaut pourtant encore la peine d'être étudiée. Comme tout grand système de pensée, celui-ci peut nous aider à comprendre certains traits de la société contemporaine.

**2) L'itinéraire de Marx**

Il naît en 1818 en Prusse rhénane, dans une famille bourgeoise d'origine juive, convertie au protestantisme. Le jeune Marx fait des études de droit et de philosophie. Il a une véritable passion pour la réflexion philosophique et fréquente les jeunes hégéliens de gauche. En 1842, il devient

journaliste et ses idées vont rapidement évoluer. Il va notamment développer *une critique de la religion*. La religion est une projection de la réalité dans un monde illusoire. Elle est un double imaginaire de la réalité. Toutes les analyses postérieures de Marx sur l'idéologie et les superstructures s'appuieront en fait sur cette matrice, sur ce modèle : la compréhension de la religion comme un masque de la réalité, une conscience fausse, une appréhension déformée, imaginaire, illusoire du réel. La religion prétend donner accès au salut alors qu'elle aliène les individus, qu'elle est l'opium du peuple.

Critique de la religion, critique aussi du droit : le droit est fondé sur des principes généraux ; le droit est censé être égalitaire et réaliser la justice. Or Marx découvre, à partir de l'actualité, la nature profondément inégalitaire du droit prussien. Les discours juridiques sont, comme la religion, mystificateurs. Ils masquent des intérêts privés au lieu d'être au service de l'intérêt général.

Enfin, tout comme la religion et le droit, *la philosophie politiqu*e est mystificatrice. En bon disciple de Hegel, Marx avait appris que l'État fait triompher l'intérêt général sur les intérêts particuliers. Or il découvre très vite que l'État ne fonctionne jamais pour la défense de l'intérêt général. Il est toujours un État inégalitaire. La philosophie est aussi mystificatrice que la religion et le droit. Elle ne permet ni de connaître la réalité, ni de la transformer.

Après la phase de critique, vient le projet positif. Marx va poursuivre toute sa vie *deux objectifs* :

– Au lieu de philosopher avec des idées généreuses, il faut *analyser scientifiquement le monde*, analyser le fonctionnement de l'économie et de la société pour en découvrir les lois. Il faut découvrir les vraies réalités au-delà des mystifications et de l'idéalisme.

– Si la philosophie ne permet pas de transformer le monde, il faut *rejoindre les masses*, *entrer dans le militantisme politique* et l'action révolutionnaire. Seul le travail politique permettra de transformer le monde, de réaliser la justice et d'accomplir l'homme, ce que la philosophie, le droit et la religion n'arrivent pas à faire. En 1847, il appartient avec son ami Engels à la Ligue des communistes. Ils rédigent

ensemble le manifeste de ce mouvement (*Manifeste du Parti communiste*, 1848). Ils contribuent ensemble aussi à créer en 1864 l'AIT, Association internationale des travailleurs, dissoute en 1876.

Marx, tout au long de sa vie (il meurt en 1883), va poursuivre ces deux voies : analyser le monde et agir pour sa transformation. Sa biographie détaillée que l'on trouve dans le volume 1 de ces œuvres, à la Pléiade, rédigée par Maximilien Rubel, éminent marxologue, le montre amplement[1].

### 3) Le projet scientifique de Marx

Si la philosophie ne permet pas de réaliser un projet d'émancipation de l'homme, si elle est illusoire, tout comme la religion, il faut donc chercher ailleurs les structures fondamentales de la société, il faut chercher ailleurs le moteur de l'histoire. Il faut partir à la recherche des lois de fonctionnement de la société, en analysant principalement le *fonctionnement économique* de nos sociétés. Il faut donc, avant tout, analyser ce qui caractérise le mode de production capitaliste. C'est en effet le mode de production capitaliste qui, pour Marx, définit notre société. Elle n'est pas d'abord industrielle, comme pour Comte ; elle se définit par une certaine organisation de la production, par un certain agencement des acteurs économiques, par un type d'opposition entre classes sociales.

C'est dans le livre I du *Capital* (1867) que Marx a le mieux défini son projet d'analyse du mode de production capitaliste. Étudier le mode de production capitaliste, ce n'est pas simplement le décrire, c'est en montrer *le fonctionnement réel, au-delà des apparences* et des illusions entretenues par l'économie bourgeoise. Marx veut faire une analyse scientifique. Pour cela, il va être amené à se situer en rupture par rapport aux économistes classiques. Il ne faut pas oublier le sous-titre de l'œuvre : *Critique de l'économie politique.* Marx va essayer de montrer que les économistes classiques ne sont bien souvent que des défenseurs du système économique en place. Ils présentent les rapports de production capitalistes comme *des réalités naturelles et éternelles*.

1. Un marxologue étudie la pensée marxiste, il n'est pas toujours un adepte, convaincu de la pertinence des théories du maître !

Marx, au contraire, soutient que le mode de production capitaliste a une histoire, qu'on peut en faire la genèse, expliquer son avènement et prévoir sa fin. L'économie classique n'est donc en fait pour Marx qu'une idéologie, une représentation fausse qui masque les rapports réels. Cette rupture avec l'économie classique ne peut qu'être l'œuvre d'un économiste, militant dans le mouvement ouvrier. La rupture théorique avec l'économie classique s'appuie sur une rupture pratique, dans l'action militante. Être en lien avec le monde ouvrier, avec la classe ouvrière, permet de rompre plus facilement avec les illusions de l'économie bourgeoise.

Marx va donc chercher les *lois* du mode de production capitaliste, c'est-à-dire « des tendances qui se manifestent et se réalisent *avec une nécessité de fer* » (1867, préface, p. 36[2]). Le mode de production capitaliste n'est pas une structure éternelle et naturelle, mais il n'est pas non plus le fruit du hasard. Il y a un mode de fonctionnement et il y a des lois d'évolution de ce mode de production. Pour découvrir ces lois, Marx va étudier en détail l'économie de l'Angleterre de son temps et l'histoire économique de la montée du capitalisme[3]. Il y a, dans l'ouvrage *Le Capital*, un jeu complexe entre la théorie et la vérification empirique, ou du moins l'illustration des thèses. La théorie doit rendre compte de l'ensemble des faits économiques et sociaux constatables.

Marx veut donc mettre en évidence les lois du système. Mais, en montrer les lois ne permet pas de l'abattre ou de le transformer du jour au lendemain[4]. Connaître les lois du système permet simplement de hâter sa fin. Ainsi l'analyse scientifique et le militantisme se rejoignent. L'analyse scientifique dégage le sens de l'histoire et le militantisme accélère les

2. Toutes les citations du livre 1 du *Capital* sont tirées de l'édition Garnier-Flammarion, 1969.

3. Il vivra en fait très longtemps en Angleterre.

4. « Lors même qu'une société est arrivée à découvrir la piste de la loi naturelle qui préside à son mouvement – et le but final de cet ouvrage est de dévoiler la loi économique du mouvement de la société moderne – elle ne peut ni dépasser d'un saut, ni abolir par des décrets les phases de son développement naturel ; mais elle peut abréger la période de gestation, et adoucir les maux de leur enfantement » (1867, préface, p. 37).

évolutions. Marx est un militant du sens de l'histoire. La démarche générale de Comte et celle de Marx sont ici proches : trouver les lois d'évolution de la société, des lois qui sont des déterminismes. La connaissance ne permet que de hâter le cours de l'histoire mais pas de s'opposer aux tendances lourdes d'évolution. Voilà donc le projet fondamental de Marx. Reste à préciser quelles sont les fameuses lois de fonctionnement et d'évolution du capitalisme qu'il pense avoir découvertes.

## II. L'analyse de la société ou le matérialisme historique

Comment Marx décompose-t-il une société en éléments simples ? Quelles sont les lois régissant les rapports entre ces éléments simples, constitutifs du social ? Cette théorie marxiste du social est intitulée classiquement : *le matérialisme historique*. Pourquoi parle-t-on d'un matérialisme ? Essentiellement pour deux raisons :

– Une société est composée d'individus qui n'agissent pas librement, selon leur pure fantaisie. Les rapports humains sont des rapports déterminés, nécessaires, définis en dehors des individus et de leur conscience. Marx écrit en 1859 : « Voici, en peu de mots, le résultat auquel j'arrivais et qui, une fois obtenu, me servit de fil conducteur dans mes études. Dans la production sociale de leur existence, les hommes nouent des rapports déterminés, nécessaires, indépendants de leur volonté. » [5]

– Ce déterminisme des rapports humains prend racine dans « les conditions matérielles de la vie ». *Le déterminisme social est donc à base matérielle, à base économique*.

### 1) Anatomie de la structure sociale

La compréhension marxiste du déterminisme social à base économique s'exprime à l'aide d'une image, d'une métaphore, celle de *l'édifice*. Une société est comme un édifice, une construction avec ses fondations, sa

5. *Critique de l'économie politique*, 1859, La Pléiade, tome 1, p. 272.

base et ses étages successifs. À la base de l'édifice, selon Marx, à la base de toute formation sociale, on rencontre *les forces productives matérielles* et *les rapports de production* (voir tableau). Les forces productives matérielles sont constituées par *les moyens de production* (matières premières, machines, état des sciences et des techniques) et par *la force de travail* (les capacités physiques et intellectuelles des travailleurs). Les rapports de production, c'est-à-dire les différentes manières d'organiser les forces productives, ce sont plus précisément les formes de la *propriété* (qui est propriétaire des moyens de production ?), la division en *classes sociales*, le système de *répartition des revenus*.

| | | |
|---|---|---|
| **Super-structure** | Conscience sociale | idéologies, philosophies, religions, morales… |
| | Édifice juridique et politique | État, droit, administration |
| **Base matérielle** | • Rapports de production | • Propriété<br>• Classes<br>• Répartition des revenus |
| | • Forces productives | • Moyens de production (matières premières, machines, état des sciences et techniques)<br>• Force de travail (capacités physiques et intellectuelles des travailleurs) |

À chaque état des forces productives matérielles correspond un état des rapports de production. Cette infrastructure sociale (constituée par les forces productives et les rapports de production) donne naissance à un *édifice juridique et politique*, composé par le pouvoir politique, l'appareil d'État, le système juridique, les administrations, etc. Cette infrastructure sociale donne aussi naissance à des formes déterminées de la *conscience sociale* : les idéologies, les philosophies, les religions, la morale d'une époque ; toutes ces formes de la conscience sociale sont donc le produit de l'infrastructure sociale. L'idéologie est un reflet de l'infrastructure sociale. La conscience sociale est un reflet de l'existence matérielle.

Ce schéma de compréhension du social est fondamental dans le marxisme. En vertu de ce schéma, toute étude des superstructures devra chercher des explications à base économique, dans l'infrastructure. Il faudra expliquer par exemple l'avènement du gaullisme en 1958 par la concentration du capital, par le passage d'un capitalisme familial à un capitalisme concentré, le passage nécessaire à un capitalisme concentré ne pouvant se réaliser qu'avec un pouvoir politique fort[6]. Les événements politiques et l'évolution des mentalités sont expliqués par la base économique, par la base matérielle. Et donc toute sociologie marxiste est inséparablement une économie, puisque le sociologue marxiste tend à expliquer les formes du social par les infrastructures économiques. Mais le matérialisme historique n'explique pas seulement les lois de fonctionnement des organes d'une société, il explique aussi comment évoluent les sociétés, comment on passe d'un type de fonctionnement à un autre.

**2) Les lois du changement social**

Il semble y avoir des périodes de calme social, de fonctionnement normal et sans problème de la société : ce sont les périodes où les forces productives et les rapports de production sont en harmonie, les moments où l'organisation de la production est conforme à l'état des forces productives matérielles. Mais, à d'autres périodes, les forces productives et les rapports de production entrent en contradiction. Les rapports de production existants bloqueraient le développement normal des forces productives. C'est alors qu'on entrerait dans les phases de révolution sociale. La révolution sociale et politique est donc liée à l'état du développement économique. Elle n'est pas un accident de l'histoire, mais l'expression d'une nécessité, d'un déterminisme. À vrai dire, dans les œuvres de Marx, l'idée d'une contradiction entre forces productives et rapports de production aux périodes de changement de modes de production est exprimée de plusieurs manières selon les textes.

La compréhension la plus classique insiste sur l'idée que, dans le mode de production ancien, une classe sociale nouvelle se développe, et cette

6. Henri Claude développe cette thèse dans des ouvrages aux Éditions sociales au début de la V^e^ République.

classe est économiquement progressiste. Elle est l'agent de développement des forces productives. Par exemple, au sein de la société féodale, la bourgeoisie se développe. C'est elle qui est porteuse du développement économique des forces productives. Par contre, au niveau des rapports de production, la classe qui était jusque-là dominante tient encore l'appareil d'État, et donc elle freine le progrès pour maintenir son pouvoir. L'aristocratie aurait ainsi été en contradiction avec le développement des forces productives, développement soutenu par la bourgeoisie naissante au sein du mode de production féodal. Selon cette compréhension, la contradiction entre forces productives et rapports de production recoupe pratiquement l'opposition entre classes sociales antagonistes, opposition dont doit sortir un nouveau mode de production. L'opposition aristocratie-bourgeoisie expliquerait le passage au capitalisme et l'opposition bourgeoisie-prolétariat expliquerait le passage au socialisme. Le prolétariat porte en lui les espoirs de développement des forces productives alors que la bourgeoisie freinerait ce développement. Le droit individuel de propriété, défendu par la bourgeoisie, serait une entrave au développement des forces productives. La bourgeoisie, en s'appuyant sur le droit de propriété, exploite de plus en plus les prolétaires, la paupérisation augmente alors que les richesses produites vont croissant ; l'opposition de classes se durcit, ce qui débouche sur les révoltes, puis la révolution prolétariennes.

Dans d'autres textes de Marx, le passage d'un mode de production à l'autre ne semble pas interprétable selon ce schéma d'une contradiction existant entre les forces productives et les rapports de production. Ainsi Marx évoque au livre III du *Capital la loi de la baisse tendancielle du taux de profit*. Dans le système capitaliste, le taux de profit ne pourrait que baisser progressivement. Car le profit provient de l'exploitation du travail salarié. Or, il y aura de moins en moins de travail salarié incorporé dans la production du fait de la mécanisation, et donc de moins en moins de profit. Dans ce schéma, la bourgeoisie croit travailler pour ses intérêts, en mécanisant la production ; mais elle travaille en fait à sa perte. Le capitalisme s'autodétruirait de manière inexorable, et à la limite il n'y aurait pas besoin de révolte ouvrière pour la destruction du capitalisme. Cette destruction relèverait d'une évolution économique inexorable alors que, dans d'autres textes, la destruction du capitalisme passe par la médiation des groupes sociaux en conflit et par leur action

sociale. Il y a au moins une version sociologique et une version économique du changement de mode de production.

On peut se demander s'il n'y a pas aussi une version « historique » et « politique » des changements de mode de production. En effet, lorque Marx évoque le développement du capitalisme au sein de la société féodale, dans le livre 1 du *Capital* (à la VIII[e] et dernière section), il est particulièrement nuancé sur les modalités explicatives du passage, et il n'est pas évident d'interpréter ce qu'il nous dit en termes d'opposition entre forces productives et rapports de production. Marx montre que l'établissement du mode de production capitaliste est le produit de deux mouvements :

– un mouvement d'*expropriation des petits paysans*. Il fallait que soit généré de la main-d'œuvre disponible pour la production industrielle ;
– un mouvement d'*accumulation de capital, par l'usure et le commerce*.

Marx montre que ces deux mouvements ont bénéficié de l'aide de l'État. Le pouvoir politique n'aurait pas freiné le développement du mode de production capitaliste. Il l'aurait de fait plutôt encouragé. Au lieu d'être le défenseur de l'ancienne classe dominante et de s'opposer à la montée du capitalisme, l'État aurait utilisé son pouvoir dans le sens de l'histoire[7]. C'est l'État, lieu d'organisation des rapports de production, qui favorise ici le développement des forces productives. Il génère un groupe social nouveau. Le passage au capitalisme est donc complexe. Il n'est pas seulement un mécanisme économique, répondant à des nécessités économiques intangibles.

L'action violente, volontaire, de l'État aurait contribué à ce passage. Les rapports de production ne sont donc pas toujours, en phase révolutionnaire, en contradiction avec les forces productives. La superstructure étatique aurait contribué à générer les deux classes fondamentales qui vont s'opposer dans le mode de production capitaliste, d'une part en

7. À partir d'un certain moment, notamment en Angleterre, l'État aurait joué le développement du capitalisme, il aurait utilisé son pouvoir en organisant « le vol systématique des terres communales ». Les petits paysans, sans l'appoint des pâturages communaux, ont été ruinés. L'État aurait ainsi généré une masse d'expropriés de la terre qui vont affluer vers les cités manufacturières.

expropriant les petits paysans et d'autre part, en favorisant l'accumulation du capital, notamment par le commerce avec les colonies. Donc les textes d'analyses historiques de Marx ne rejoignent pas toujours complètement ses schémas théoriques. Il nous reste à préciser comment Marx découpe l'histoire universelle pour isoler des modes de production successifs.

### 3) La succession des modes de production

Dans les sociétés originelles, un communisme primitif aurait existé. Dans un tel système, il n'y a pas de division du travail, chacun doit assurer sa subsistance en travaillant lui-même et sans pouvoir exploiter autrui. Il n'y a donc pas d'appropriation du travail d'autrui, pas de propriété privée, pas de classes sociales dont l'une opprime l'autre. Mais, dès que les sociétés vont commencer à se développer, des formes de domination apparaissent. Engels a développé cette thèse dans *L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État* (1884). Dans le communisme primitif, la famille est très large, l'homme et la femme sont égaux, la sexualité très peu régulée. L'état de civilisation correspond à la fois au développement économique, mais aussi au développement de la propriété privée, de la lutte des classes et de la domination des hommes sur les femmes. La famille monogamique s'instaure alors pour gérer la transmission de la propriété privée d'une génération à l'autre. Elle n'a rien de naturel ou d'originel, elle n'est que le produit de l'évolution des structures économiques.

Marx identifie très tôt l'existence de plusieurs modes de production qui se seraient succédés. Il écrivait en 1848 dans *Le Manifeste* : « L'histoire de toute société jusqu'à nos jours, c'est l'histoire de la lutte des classes. Homme libre et esclave, patricien et plébéien, baron et serf, maître de jurande et compagnon, en un mot, oppresseurs et opprimés, se sont trouvés en constante opposition ». Tout mode de production oppose deux blocs ennemis, deux classes antagoniques. Et d'un mode de production à l'autre, il y a progression. Il écrit en 1859 : « Réduits à leurs grandes lignes, les modes de production *asiatique*, *antique*, *féodal* et *bourgeois* modernes apparaissent comme des époques *progressives* de la formation économique de la société. »

Il y a donc pour Marx *trois modes de production dans l'histoire de l'Occident* : le mode de production *antique* caractérisé par *l'exploitation des esclaves*, le mode de production *féodal* caractérisé par *l'exploitation des serfs*, et *le capitalisme* caractérisé par *l'exploitation des salariés et des prolétaires*. Quant au mode de production *asiatique*, les textes de Marx sont relativement imprécis. Il s'agit du système développé dans certains empires asiatiques depuis des millénaires. Il y aurait *subordination de l'ensemble des travailleurs à l'État*. Toute la société serait exploitée par un pouvoir plus ou moins théocratique et par une classe de bureaucrates. Certains commentateurs de Marx ont d'ailleurs posé le problème de savoir si le système soviétique ne pouvait pas s'interpréter comme un mode de production asiatique. La révolution de 1917 aurait généré une nouvelle classe dominante, autour des élites étatiques.

Quoi qu'il en soit, pour Marx, le capitalisme devait être le dernier mode de production antagonique, fondé sur la lutte des classes. L'évolutionnisme marxiste débouche sur un prophétisme. Le capitalisme fera place au socialisme et à la société sans classes. Le prolétariat, devenu la classe la plus nombreuse de la société, et la plus exploitée, va réaliser l'histoire[8]. Il y a finalement dans le marxisme une sorte de *messianisme* de la classe ouvrière. De même que, dans le christianisme, le messie (l'envoyé de Dieu) sauve le monde en passant par le sacrifice de la croix, dans le marxisme, la classe ouvrière inaugure l'entrée dans le monde réconcilié, dans le monde sans exploitation au terme de son combat rédempteur. Ces perspectives ne relèvent pas d'une appréhension scientifique du monde. Marx a voulu faire œuvre scientifique mais il reste – en partie au moins – un philosophe et un prophète politico-religieux.

8. Avant d'en arriver à la société sans classe, il y aura selon Marx une phase de dictature du prolétariat, ce dernier devant assurer son pouvoir sur les autres classes avant de pouvoir faire disparaître l'État et tout rapport de domination (cf. *Critique du programme de Gotha*, 1875).

## III. La fonction des idéologies dans le marxisme

Le schéma marxiste de compréhension d'une société pose des problèmes d'interprétation. Si on l'interprète de manière étroite, mécaniste, économiste, le politique et l'idéologie ne sont que des reflets, que des conséquences de ce qui se passe dans la base de la société. Toute la causalité vient de la base de l'édifice. Pour comprendre une évolution politique, pour expliquer l'émergence d'une idéologie, il faudra chercher à quelle transformation économique elle correspond. *La politique et les idéologies n'auraient ni autonomie, ni efficacité propre*.

Nous venons de voir que Marx lui-même s'était parfois montré moins mécaniste que cela, puisqu'il insiste par exemple sur le rôle de l'État dans l'émergence économique du capitalisme. Il peut donc y avoir une efficacité, une action du politique et des idéologies sur les rouages économiques eux-mêmes. Et après Marx, plusieurs théoriciens marxistes ont insisté sur *l'autonomie des idéologies* par rapport aux déterminants économiques, ils ont montré que les idéologies pouvaient avoir une action historique.

**1)** Par exemple, **Georg Lukacs**, philosophe marxiste hongrois, né en 1885, mort en 1971, écrit en 1923 : *Histoire et conscience de classe*. Dans ce livre, il insiste sur le *rôle de la conscience de classe du prolétariat*, incarnée par le parti communiste, pour l'avènement du socialisme. Il ne suffit pas qu'existent des contradictions au sein de la base économique capitaliste pour que le socialisme advienne de lui-même. Il faut une action prolétarienne. Le prolétariat organisé peut hâter le passage au socialisme. Il est l'exécuteur des tendances qui poussent le capitalisme à la crise. Chez Lukacs, *l'idéologie du prolétariat n'est pas qu'un reflet, elle a un rôle moteur dans la crise du capitalisme*. Le prolétariat, s'il est bien conduit par le parti ouvrier, deviendra l'accoucheur de l'histoire.

**2)** De son côté, un marxiste italien, **Antonio Gramsci**, va montrer qu'une idéologie existante peut freiner l'avènement du socialisme. Gramsci est né en 1891, il va être l'un des fondateurs du Parti communiste italien en 1921, et il en est le principal dirigeant à partir de

1924[9]. Gramsci réfléchit sur la situation italienne et essaie de comprendre pourquoi la révolution a réussi en Russie et pas en Italie, pays pourtant plus développé économiquement. Il souligne la force de l'idéologie dominante en Italie. Il y a une « *hégémonie* » de la bourgeoisie sur toute la société, qui passe par toute une culture et par des traditions religieuses. Du fait de la prégnance forte de modèles de pensée réactionnaires, les prolétaires italiens acceptent leur domination et leur servitude. Ils acceptent le régime mussolinien. Dans des situations économiques voisines de montée du capitalisme et d'exploitation ouvrière, la réaction des ouvriers peut être très différenciée selon les traditions culturelles d'un pays. L'hégémonie de la classe dominante, qui assure sa « direction spirituelle » sur le prolétariat, stoppe les évolutions sociales ; elle empêche les révolutions qui sont théoriquement possibles, vu les antagonismes entre forces productives et rapports de production. L'analyse de l'histoire des révolutions sociales au XX$^{e}$ siècle montre donc que le schéma marxiste mécaniste est inadapté. Dans cet effort des penseurs marxistes pour mieux prendre en compte le rôle du politique et de l'idéologie, il faut situer la position de Louis Althusser.

**3) Althusser**, né en 1918, professeur de philosophie à l'École Normale Supérieure dans les années 1960-1970, est alors un militant critique, un peu en marge du Parti communiste ; il essaie d'interpréter le marxisme à la lumière des connaissances de son temps, en tenant compte notamment du développement du structuralisme, de la psychanalyse et de la philosophie des sciences. Althusser analyse la société sur la base de la théorie du matérialisme historique. Mais il refuse de tout expliquer par la base économique. Analyser le sommet de l'édifice est pour lui aussi important que l'analyse de la base pour comprendre le fonctionnement d'une société.

**a)** Selon Althusser, une société est « *un tout complexe structuré* », où tout se tient. Chaque instance du schéma marxiste ne peut se comprendre qu'à l'intérieur du tout, de même que dans un corps, on ne peut

9. En 1926, il est emprisonné sur ordre de Mussolini. Il passera neuf ans de sa vie en prison et mourra en 1937. De son séjour en prison sortira une œuvre : *Cahiers de prison ou Lettres de prison*.

comprendre la fonction d'un organe qu'en cherchant les liens de cet organe avec les autres. Cependant, chaque instance d'une société a une certaine autonomie. Il faut donc *d'abord l'analyser pour elle-même*, car chaque instance a son histoire propre, ses rythmes de développement et *ses lois internes*. Il faut *ensuite étudier ses relations aux autres éléments de la structure sociale*. On voit donc comment Althusser est marqué par une certaine pensée structuraliste, organiciste et systémique, mais il reste un marxiste.

**b)** La société n'est pas seulement pour lui un tout complexe structuré. C'est « un tout complexe structuré *à dominante* ». À l'intérieur des différentes instances, il y en a bien une qui est plus importante que les autres, qui agit comme une cause principale ; il y a bien un domaine qui, en dernière analyse, est plus décisif que les autres. Et ce domaine, c'est l'économique. Mais l'exemple privilégié par Althusser – l'étude de la Révolution russe de 1917 – laisse un peu rêveur[10]. Althusser explique que, pendant la guerre, la situation était prérévolutionnaire dans tous les pays impérialistes. La révolution était potentiellement possible en raison d'une *contradiction principale* entre forces productives et rapports de production, entre une concentration du capital qui exigeait la guerre entre des nations capitalistes et des masses exploitées et décimées par la guerre, des masses donc qui souhaitaient la paix. Mais, selon Althusser, la Révolution ne réussit qu'en Russie car il fallait que des *contradictions secondaires* activent la contradiction principale, viennent la *surdéterminer*. Ces contradictions secondaires font entrer en ligne de compte des explications historiques, politiques et idéologiques. On est donc en face d'un raisonnement extrêmement astucieux, peut-être trop astucieux, dans lequel on nous dit que la détermination principale est bien économique, mais ce sont les déterminations secondaires qui expliquent le succès de la révolution. Ces contradictions secondaires sont comme l'étincelle nécessaire pour que le moteur se mette à tourner.

L'intérêt de cette lecture du schéma marxiste de compréhension d'une société, c'est que le marxisme ne dispense pas, ne dispense plus de

10. Cf. Louis Althusser, *Pour Marx,* Maspéro, 1974, dans le chapitre intitulé « Contradiction et surdétermination ».

l'analyse des réalités sociales. Il n'y a pas de réponse toute faite pour expliquer la complexité de chaque situation. Comme Marx lui-même l'avait perçu dans ses œuvres scientifiques, on ne peut faire l'économie d'analyses minutieuses des réalités. On ne peut se contenter d'appliquer bêtement un schéma dans lequel les contradictions économiques expliqueraient immédiatement toutes les réalités superstructurelles.

**c)** Comment donc analyser une idéologie pour Althusser ? Toute idéologie doit se comprendre en lien avec l'ensemble d'une superstructure sociale. Il faut étudier aussi ses liens avec l'économique. Il faut voir en quoi elle est le produit d'une situation économique mais mesurer aussi son *autonomie relative* par rapport à l'économie et son *efficacité propre*, son *action en retour* sur les situations économiques.

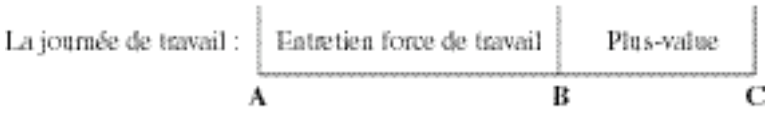
Althusser va montrer que l'idéologie remplit des fonctions vitales dans toute formation sociale. Selon lui, il n'y a pas de société sans instance idéologique. L'idéologie n'est donc pas qu'une conscience fausse, liée au mode de production capitaliste. Même dans une société communiste, il y aura de l'idéologie. L'idéologie est un ensemble de représentations et de schémas de pensée qui sont des guides pour l'action. Dans chaque situation, elle permet d'agir, elle permet de prendre position. Les idéologies nous collent à la peau et structurent les manières de penser et d'agir de notre groupe social. Et dans toute société, on peut repérer une idéologie dominante, idéologie qui exprime les intérêts de la classe au pouvoir, et qui contribue à la reproduction de la société en place. Dans une société capitaliste, l'idéologie dominante exprime les intérêts de la bourgeoisie et contribue au maintien du mode de production capitaliste. Dans une société socialiste, l'idéologie dominante semble exprimer les intérêts des élites au pouvoir et contribuer aussi à leur maintien. Althusser évoque notamment en ce sens le développement du culte de la personnalité dans les pays socialistes. D'autres penseurs marxistes, comme Henri Lefebvre, estiment que dans le communisme, il n'y aura plus d'idéologie. L'idéologie est pour ce dernier une conscience mystifiée dans une société d'oppression. Dans le communisme au contraire, l'écart entre la science et l'idéologie serait comblé. La science serait au pouvoir. La position d'Althusser paraît, hélas, plus réaliste que celle d'Henri Lefebvre.

## IV. L'analyse des classes sociales chez Marx

Marx n'a jamais produit une théorie rationalisée sur les classes sociales. Des éléments de théorie sont épars dans son œuvre et ils sont souvent mêlés à l'analyse empirique des classes existant à un moment et en un lieu donné. Je voudrais essayer de dégager *les points essentiels de la conception marxiste des classes sociales*, en en montrant aussi les ambiguïtés et les hésitations. Partons du livre I du *Capital*, dans lequel Marx essaie de comprendre la nature du mode de production capitaliste. Ce qui définit le capitalisme, c'est un type de rapport économique et un type de rapport social entre capitalistes et salariés. Ce rapport économique fondamental du mode de production capitaliste, c'est ce que Marx appelle *l'exploitation du salarié* par le capitaliste.

### 1) Le rapport d'exploitation

Le capitaliste, ayant de l'argent disponible, achète de la force de travail, pour réaliser une production et dégager un profit. Il paye cette force de travail à sa valeur, égale aux moyens de subsistance du salarié et de sa famille. Mais en fait le salarié, payé à sa valeur, produit plus pendant une journée de travail (cf. schéma). Sa journée de travail comporte deux parties : l'une pendant laquelle ce qu'il produit correspond à son salaire (AB), à la valeur de sa force de travail, l'autre pendant laquelle ce qu'il produit correspond à un travail non payé, ce travail non payé étant accaparé par le capitaliste : c'est la plus-value ou sur-travail (BC). Le travail ouvrier est donc payé conformément à sa valeur théorique – l'entretien de la force de travail – mais le capitaliste s'approprie la plus-value ; il extorque cette plus-value produite par le salarié. *Ce rapport d'exploitation est donc ce qui définit le capitalisme*.




Pour que le mode de production capitaliste se développe, il faut qu'en permanence des ouvriers salariés soient exploités par des capitalistes. Donc, l'existence de deux classes antagonistes, les bourgeois et les

prolétaires, est une caractéristique nécessaire au fonctionnement du mode de production capitaliste (MPC). Et le travailleur étant toujours payé au niveau de sa subsistance, il ne peut jamais faire d'économies. Il ne peut pas accumuler du capital. Il ne peut se transformer en capitaliste. Il est en permanence obligé de se vendre pour vivre, obligé de vendre sa force de travail au capitaliste. Les positions des deux classes fondamentales du MPC sont donc figés. On ne passe pas d'une classe à l'autre facilement. Et ces deux classes n'existent que l'une par l'autre : la classe bourgeoise n'existe qu'en exploitant la classe ouvrière; la classe ouvrière n'existe que parce qu'elle est exploitée par le capitalisme.

Il est donc très clair, dans cette œuvre principale de Marx, que le critère essentiel qui permet de définir les classes sociales fondamentales, ce n'est ni le niveau de revenus des individus, ni la profession qu'ils exercent, ni la manière dont les individus se perçoivent; le critère principal, c'est la position économique des individus dans la production, le fait d'être exploiteur de plus-value ou exploité, le fait de posséder les moyens de production ou de n'avoir que sa force de travail à vendre pour subsister. Ce rapport d'exploitation donne naissance, donc, à deux classes antagonistes, deux classes en lutte. Chacune essaie de défendre ses intérêts, la bourgeoisie essaie d'augmenter la plus-value, la classe ouvrière essaie de limiter le niveau de son exploitation. Cette lutte passe notamment par les conflits sur la durée du travail.

**2) L'antagonisme des classes sociales sur la journée de travail**

Les ouvriers étant payés à la journée, pour augmenter la plus-value, le capitaliste peut soit augmenter la durée de la journée de travail (mécanisme de la plus-value absolue : AB étant constant, il allonge BC), soit faire des gains de productivité, ce qui permet de produire les moyens de subsistance de l'ouvrier en moins de temps dans la journée (mécanisme de la plus-value relative : AC étant constant, AB se trouve réduit et BC augmente).

Le capitalisme doit chercher à faire travailler au maximum la force de travail. Il ne s'intéresse pas à la santé du travailleur, ni à ses besoins de détente. Le capitaliste apparaît comme inhumain mais sa position sociale implique qu'il réagisse ainsi. Chaque classe agit selon son intérêt, de

manière assez mécanique. Le capitaliste n'est de fait guère plus libre que l'ouvrier. Il doit se soumettre aux lois du système, la concurrence l'oblige à pratiquer l'exploitation maximale de la force de travail.

Si le capitaliste a cherché par tous les moyens, au XIX$^{e}$ siècle, à augmenter la journée de travail et à instituer le travail de nuit pour mettre en œuvre davantage de force de travail avec les mêmes machines, le travailleur va, lui, chercher à restreindre la durée du travail pour avoir le temps de vivre. Ce rapport de force va se matérialiser dans la législation sur la journée de travail. Ces lois sur la journée de travail sont analysées en détail par Marx. Il montre que, dans les années 1830-1860, elles ne sont adoptées que très lentement, souvent mal appliquées ; il faut que des mouvements ouvriers se développent pour qu'elles entrent dans les faits. L'établissement d'une journée normale est donc « le résultat d'une *guerre civile* longue, opiniâtre et plus ou moins dissimulée entre la classe capitaliste et la classe ouvrière » (1867, p. 222).

### 3) La révolution capitaliste et ses effets sur les classes sociales

Marx analyse aussi dans *Le Capital* l*es différentes phases de développement du capitalisme*. Comment la production industrielle se développe-t-elle ? Comment passe-t-on d'un processus de production artisanale à un processus industriel ? Il va distinguer trois étapes : la coopération, la manufacture et la grande industrie[11]. Pour chacune de ces étapes de développement des forces productives, il décrit les effets de cette évolution sur les classes sociales et sur l'état de la force de travail.

#### *a) La coopération*

Cette phase correspond au début de la production capitaliste. Un entrepreneur fait travailler ensemble, *sous le même toit, quelques artisans compagnons*. Il y a des *gains de productivité* par rapport à une situation où chacun de ces ouvriers travaillait seul dans son atelier. Mais dans le travail coopératif, apparaît la nécessité d'organiser le travail commun. Il faut *un chef*. Et dans un mode de production capitaliste, il ne s'agit pas seulement pour ce chef d'organiser le travail commun, *il doit aussi*

11. Chaque étape est traitée dans un chapitre spécifique, les chapitres 13 à 15 du livre I.

*« faire valoir le capital »* (p. 246) et donc exploiter au maximum la force de travail. Avec le développement du MPC, on est passé d'une forme de coopération simple à des formes plus complexes : la manufacture et la grande industrie. Reprenons chacune de ces deux étapes pour voir comment se transforme le procès de production et la condition des ouvriers.

*b) La manufacture*

Si avec la coopération simple, le procès de travail changeait peu, avec la manufacture, il est complètement révolutionné. Pour produire plus vite, pour augmenter la plus-value relative (en réduisant la partie AB de la journée de travail), il faut diviser le travail, il faut spécialiser les tâches[12]. La manufacture correspond donc à une parcellisation des tâches et à une déqualification des travailleurs, beaucoup moins polyvalents qu'avant. Avec cette division du travail ouvrier, on voit apparaître dans la manufacture *une hiérarchie des fonctions ouvrières*, à laquelle correspond une « échelle graduée des salaires ». Marx note notamment qu'*au bas de l'échelle se développe une classe de simples manœuvres*. Autrefois, les tâches de manutention étaient intégrées au travail artisanal. Elles sont désormais séparées, spécialisées.

Il est d'ailleurs intéressant de remarquer que Marx emploie dans son texte l'expression *une « classe de simples manouvriers »*. Le terme classe est employé ici comme *synonyme de catégorie professionnelle*, repérable selon la fonction occupée parmi les salariés. Le vocabulaire de Marx entre classe et catégorie sociale n'est donc pas absolu. Le terme classe est parfois appliqué à de simples catégories professionnelles. Il ne s'applique pas qu'à des groupes définis par leur position dans les rapports d'exploitation.

*c) La grande industrie*

Cette étape permet d'augmenter encore la plus-value relative par *l'emploi d'une force non humaine pour manier l'outil*. La grande industrie se

12. Marx prend l'exemple de la fabrique d'épingles. Désormais la production va se faire en 72 opérations différentes accomplies par 72 ouvriers spécialisés dans une opération simple. Et chaque travailleur parcellaire maîtrisera un seul outil.

caractérise par l'arrivée de *la vapeur* comme force motrice. La machine va en fait chercher à articuler les opérations faites autrefois avec plusieurs outils. Les machines constituent, nous dit Marx, de grands automates. Quels sont les effets de cette révolution technologique sur la force de travail ? On peut en relever 6 :

– avec la grande industrie, *la force musculaire de l'ouvrier n'est plus très importante*. Du coup, on va pouvoir développer *le travail des femmes et des enfants*. Ceci va faire *baisser le niveau moyen des salaires*, car plusieurs personnes d'un ménage pourront concourir à la subsistance familiale, à l'entretien de la force de travail ;

– le développement du machinisme crée du *chômage*, ce que Marx appelle une « armée industrielle de réserve ». La population salariée devient surabondante. La grande industrie engendre donc « l'enfer du paupérisme ». Elle génère un *sous-prolétariat* constitué de sans emplois misérables, souvent atteints de handicaps physiques divers ou marqués par la marginalité sociale ;

– le développement du machinisme favorise aussi l'intensification du travail et l'accroissement des *cadences*, et le *travail de nuit* se répand pour mieux rentabiliser les investissements coûteux ;

– le travail ouvrier devient encore *plus abrutissant* que dans la phase précédente. L'industrie n'a plus besoin d'ouvriers spécialisés dans un geste, ayant des tours de main, de l'habilité professionnelle. Les ouvriers sur les machines sont *entièrement déqualifiés*. Ils sont du coup *interchangeables*. Un patron peut se séparer des ouvriers revendicatifs puisqu'il n'aura désormais plus de problème pour retrouver un ouvrier non qualifié ;

– cette révolution technologique modifie *la composition de la classe ouvrière*. On trouve toujours beaucoup de *manœuvres*, qui deviennent surtout des « alimenteurs de machines ». Ils transportent les matières premières et les produits en cours de fabrication d'une machine à l'autre. Au-dessus des manœuvres, on a une *masse de travailleurs aux machines-outils*, de gens rivés à leur machine, la surveillant et la faisant fonctionner. Au dessus encore, on trouve une « *aristocratie ouvrière* », celle des ouvriers d'entretien. Il est clair que, pour Marx, s'il y a deux classes fondamentales, ces classes se divisent en fraction de classes et que ces fractions ou catégories changent en fonction de

l'évolution du processus de production. *Le prolétariat n'est pas un tout homogène*. Si tous les prolétaires sont exploités, ils n'ont pas tous le même statut socio-professionnel, ils n'ont pas les mêmes niveaux de salaires et ils n'ont pas exactement les mêmes intérêts à défendre ;

– dernière conséquence de cette révolution technologique, *les formes de la lutte des classes se transforment*. À des conflits nombreux sur la journée de travail succèdent des *conflits autour des machines*. Les ouvriers s'opposent à l'introduction de nouvelles machines qui suppriment des emplois. De plus, les machines permettent de briser plus facilement les grèves puisque les ouvriers sont alors interchangeables. Marx cite un certain nombre de cas de bris de machines par les ouvriers. Il estime d'ailleurs que ce n'est pas une bonne orientation de la lutte. Les ouvriers luttent contre la machine au lieu de lutter contre son emploi capitaliste. Marx est favorable au progrès technique. Il ne conteste que sa mise en œuvre en fonction d'une logique capitaliste.

Au-delà de l'analyse fondamentale du mécanisme d'exploitation, qui représente pour Marx le cœur du système capitaliste et le lieu de naissance des classes sociales antagonistes, Marx se révèle être un analyste minutieux des évolutions du mode de production capitaliste. Et il montre bien la complexité des appartenances de classes et des conflits de classes au sein du système de production industrielle. Si l'on prend en compte d'autres œuvres de Marx, on va découvrir d'autres aspects de complexité et peut-être d'ambiguïté dans les analyses de la structure sociale par Marx.

### 4) Les classes sociales d'après le livre 3 du *Capital*

Engels publie dans le livre 3 du *Capital* un petit texte de Marx, assez curieux, dans lequel celui-ci essaie de définir les classes fondamentales. Ce texte pose trois problèmes :

– au lieu de parler de deux classes fondamentales, il en évoque trois : « les ouvriers salariés, les capitalistes et les propriétaires fonciers constituent les trois grandes classes de la société ».

– Cette troisième classe, les propriétaires fonciers, qui ne fait pas partie normalement de la théorie marxiste concernant le mode de production capitaliste, est en fait *un reste d'un mode de production antérieur*, où

la propriété foncière et l'aristocratie foncière étaient une pièce centrale du système social. Ils n'appartiennent pas au mode de production capitaliste mais on peut encore observer leur présence dans la *formation sociale* des années 1850. Ce concept de « formation sociale » désigne, selon certains marxistes, la société *observable* à un moment donné où coexistent plusieurs modes de production dans la même unité économique, politique ou culturelle.

– *Quel est le critère d'identification des classes sociales ?* Dans le même texte, Marx nous dit qu'*à première vue*, on identifie les classes par la catégorie de revenus qui fait vivre les individus. Il y a trois catégories de revenus (salaire, profit et rente foncière), il y aurait donc trois classes. Mais chez Marx, il faut toujours se méfier des apparences.

D'autres textes de Marx permettent de dire que, pour lui, le profit n'est pas véritablement *la rémunération du capital*. Le capital et l'argent ne font jamais de petits. Le profit n'est en fait que de la plus-value extorquée dans le processus de production. Et de même, la rente foncière qui apparemment rémunère la propriété du vol, n'est en fait que de la plus-value accaparée par l'entrepreneur et rétrocédée au propriétaire terrien. Il n'y a qu'une véritable source de revenu : le travail.

Le revenu est donc en principe un critère mystificateur, puisque masquant le rôle de la plus-value dans la formation du profit et de la rente foncière. Et pourtant, il permet d'identifier trois classes fondamentales de la société, que l'on va d'ailleurs retrouver dans des ouvrages historiques de Marx.

### 5) Les classes sociales dans les ouvrages historiques de Marx

Dans ses ouvrages économiques, Marx repère les classes sociales principales à partir d'indicateurs économiques (les sources de revenus) ou à partir du mécanisme fondamental de fonctionnement du mode de production. Dans ses ouvrages historiques et politiques, Marx au contraire repère les classes sociales *à partir des positions que certains acteurs politiques prennent dans les événements*. Il montre en quoi certains acteurs politiques sont l'expression d'une classe sociale ou d'une fraction de classe. Il raisonne dans le cadre d'une formation

sociale où les modes de production pré-capitalistes sont encore très prégnants. Du coup, les classes et fractions de classes qu'il repère sont nombreuses et ne peuvent se résumer à une opposition simple entre bourgeoisie et prolétariat. De ces ouvrages historiques de Marx, et notamment *Les Luttes de classe en France* (1850) et *Le 18 Brumaire de Napoléon Bonaparte* (1852), il ressort qu'il y a en France au moins quatre classes principales, avec des subdivisions. Passons en revue ces quatre classes.

*a) La bourgeoisie*

Elle est définie comme *possédant du capital sous une de ses formes (capital financier, industriel, commercial, foncier)*. Selon la source des revenus, il y a donc quatre fractions de classes, qui n'ont pas exactement les mêmes intérêts et ne sont pas en même temps au pouvoir. *La bourgeoisie foncière ou aristocratie foncière* semble avoir détenu le pouvoir en France sous la Restauration, à travers le parti légitimiste. Au contraire, la monarchie orléaniste, à partir de 1830, exprime les intérêts de *la bourgeoisie financière*[13].

La Révolution de *1848* correspond au renversement du pouvoir de la bourgeoisie financière par *la bourgeoisie industrielle, qui s'appuie sur la petite bourgeoisie et le prolétariat*. Le passage à la République serait donc le fruit d'une alliance de classe, sous la houlette de la bourgeoisie industrielle.

*b) Le prolétariat*

Il est composé de l'ensemble des ouvriers de l'industrie. Mais en France, *en 1848*, le prolétariat est *encore très minoritaire*. Le prolétariat ne possède pas vraiment d'organisation politique ayant un projet cohérent et une idéologie politique prolétarienne. Au début de la Révolution, il est souvent *représenté politiquement par des petits bourgeois* ; il n'est qu'un allié de la bourgeoisie industrielle. Marx montre que, *dans les luttes politiques de 1848-1851*, à mesure qu'évoluent les alliances de classes, à

13. D'ailleurs Marx cite la parole du banquier libéral Laffitte après la Révolution de 1830 : « Maintenant, le règne des banquiers va commencer. »

mesure que les différentes fractions de la bourgeoisie s'unissent pour sauver leurs intérêts fondamentaux, *la classe ouvrière prend conscience d'elle-même et devient l'opposant principal* ; ses positions se radicalisent et elle va un temps rallier à ses positions la petite bourgeoisie. *La révo - lution peut donc précipiter la polarisation des rapports sociaux* en deux positions antagonistes.

En marge de la classe ouvrière, Marx situe le lumpen-prolétariat, un prolétariat en haillons qui n'a aucune activité politique, il est apathique et n'est donc pas un espoir pour la révolution. Il s'agit de tous les exclus de la société de l'époque, vagabonds, mendiants, prostituées et criminels…

*c) La petite bourgeoisie*

Elle est surtout composée de petits commerçants et artisans, ce qu'on a parfois appelé *la boutique*. Ces petits bourgeois sont fortement endettés auprès des banques. En ce sens, ils se rapprochent du prolétariat (ils sont dépendants des banques). Ils sont *« propriétaires nominaux » de leurs moyens de production*, mais souvent peu argentés et endettés. Ils sont en permanence *menacés de prolétarisation*. Leur avenir de classe est donc incertain. Vu leur situation de classe ambiguë – juridiquement proches de la bourgeoisie, mais menacés de prolétarisation – ils ne peuvent qu'être *les alliés d'autres groupes sociaux*. Ils ne seront jamais, d'après Marx, les leaders d'une coalition.

*d) La paysannerie*

Comme les petits bourgeois, les paysans sont souvent endettés car ils vivent sur des petites exploitations, en quasi-autarcie et dans l'isolement. Ils n'ont pas non plus d'organisation politique propre et même plus, *pas de conscience de former un groupe social spécifique*. Ils constituent une classe en tant que situés identiquement dans les rapports de production. Ils forment donc une « classe en soi » mais ils ne constituent *pas une « classe pour soi »*, ils n'ont pas de conscience subjective de classe. « La similitude de leurs intérêts ne crée entre eux aucune communauté ». Cette catégorie majoritaire de la population française ne constitue à l'époque qu'un agrégat sans conscience commune, « une simple addition

de grandeurs de même nom, à peu près de la même façon qu'un sac rempli de pommes de terre forme un sac de pommes de terre ». Or ces paysans parcellaires, sans conscience de classe, vont en fait exprimer un choix politique. Ils vont *déléguer la représentation de leurs intérêts à un sauveur, un leader charismatique. Ils vont faire élire Napoléon Bonaparte.*

L'analyse marxiste des classes sociales se révèle assez complexe. De l'ensemble des textes étudiés, il ressort que *les critères de distinction des classes ne sont pas qu'économiques*. À côté de la position dans les rapports de production et des sources de revenus, on voit apparaître comme critère de distinction le type de fonction exercée (la profession) et des critères plus politiques : la conscience qu'un groupe a, ou n'a pas, d'intérêts à défendre. Dans les ouvrages historiques, la conscience de classe apparaît même comme le critère le plus opératoire de distinction des classes.

• • •

Même si la pensée de Marx est présentée dans la plupart des manuels, on peut se poser la question de son lien avec la sociologie. Si l'on en croit Georges Gurvitch, Marx est au fondement de la sociologie. Raymond Aron le considère comme « le sociologue et l'économiste du régime capitaliste ». Il est avant tout un penseur social et un militant de la classe ouvrière, mais qui a voulu appuyer ses thèses sur des analyses aussi scientifiques que possible. Il participe de l'esprit positiviste du XIX$^{e}$ siècle. Il est très déterministe. L'individu n'est que le produit des rapports sociaux. Mais ces rapports sociaux ne sont pas des rapports de pure domination, sans réaction possible des dominés. Des dynamiques historiques de luttes entre classes sociales résultent des rapports économiques. S'il y a incontestablement une pensée sociologique chez Marx, celui-ci n'est pas que sociologue puisque les explications les plus fondamentales du devenir social sont à rechercher dans les rapports économiques.

L'influence du marxisme sur la sociologie et les sciences sociales a en fait été progressive. Elle est devenue très forte au XX$^{e}$ siècle, au fur et à

mesure que le marxisme devenait une idée-force, un paradigme sous-tendant au moins en partie la pensée de nombreux intellectuels[14]. Avec le déclin de l'idéologie marxiste, la pensée de Marx a été fortement dévalorisée, au point qu'il apparaît parfois illégitime d'y faire référence dans un cours de sociologie. Après l'excès d'honneur, l'excès de désaveu n'est certainement pas justifié. Marx montre bien l'importance des appartenances sociales et collectives pour comprendre ce que sont les individus ; les positionnements objectifs peuvent marquer les attitudes des personnes. On ne peut comprendre la culture d'un pays sans référence à l'ensemble de son économie et de son système social.

## Bibliographie

Karl Marx, *Œuvres*, éditions établies et annotées par Maximilien Rubel, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade ; tome 1, *Économie*, 1963, n° 164 ; tome 2, *Économie*, 1968, n° 204 ; tome 3, *Philosophie*, 1982, n° 298 ; tome 4, *Politique*, 1994, n° 409.

**Principaux ouvrages de Marx :**

– *L'idéologie allemande*, 1846

– *Le manifeste du Parti communiste*, 1848

– *Le 18 Brumaire de Napoléon Bonaparte*, 1852

– *Contribution à la critique de l'économie politique*, 1859

– *Livre I du Capital*, 1867

– *Critique du programme de Gotha*, 1875

14. Évoquant les années cinquante, Michel Crozier explique : « Je suis entré au CNRS comme intellectuel de gauche. Tous les intellectuels, au moins dans les sciences sociales, étaient à l'époque intellectuels de gauche. Comme on ne savait comment me classer on m'avait donné le label « marxiste indépendant ». J'avais proposé de travailler sur une question typique de la problématique marxiste de l'époque : « Pourquoi les employés n'ont-ils pas de conscience de classe ? » », *in* « Comment je me suis découvert sociologue. Réflexions sur un apprentissage qui ne sera jamais terminé », *Revue française de science politique*, 46/1, février 1996, p. 81.

**Ouvrages posthumes :**

– *Livre II du Capital* (1885), *Livre III* (1894)

– *Théories sur la plus value* (1905-1910)

**Ouvrages sur le marxisme :**

Althusser (Louis), *Pour Marx*, Maspéro, 1965.

Althusser (Louis) et al., *Lire le capital*, Maspéro, 1968, 4 volumes.

Calvez (Jean-Yves), *La pensée de Karl Marx*, Seuil, 1956.

Favre (Pierre et Monique), *Les marxismes après Marx*, PUF, Que sais-je ? n° 1408, 3e édition, 1980.

Fougeyrollas (Pierre), *Sciences sociales et marxisme*, Payot, 1979.

Gurvitch (Georges), *La sociologie de Karl Marx*, Cours de documentation universitaire, 1958.

Kolakowski (Leszek), *Histoire du marxisme*, Fayard, 1987. Tome 1, *Les fondateurs, Marx, Engels et leurs prédécesseurs* ; Tome 2, *L'âge d'or de Kautzky à Lénine.*

Labica (Georges), Bensussan (Gérard) (direction), *Dictionnaire critique du marxisme*, PUF, 1985 (2e édition).

Lefebvre (Henri), *Le marxisme*, Que sais-je n° 300 (1re édition en 1948).

Lefebvre (Henri), *Sociologie de Marx*, PUF, coll. Sup., 1966.

Papaioannou (Kostas), *Marx et les marxistes*, Flammarion, 1972.

Sève (Lucien), *Une introduction à la philosophie marxiste*, éd. sociales, 1980.